



Le mouvement freudien en Israël, épopée

Guido Liebermann retrace la réception de la psychanalyse dans la Palestine mandataire puis dans l'Etat hébreu

ÉLISABETH ROUDINESCO

Issu de parents juifs argentins, l'un émigré d'Allemagne, l'autre d'Ukraine, Guido Liebermann prit, lui aussi, le chemin de l'exil en 1979. Il quitta Buenos Aires pour Israël afin d'échapper à la dictature du général Videla. C'est en France qu'il se forma à la psychanalyse et à son histoire avant de s'installer définitivement près de Tel-Aviv. Polyglotte, il a dépouillé depuis des années un nombre considérable d'archives sur l'épopée des fondateurs du mouvement freudien en terre d'Israël.

Dans *Freud en Israël*, son troisième livre, il étudie la réception de l'œuvre de Sigmund Freud (1856-1939) en Israël ainsi que la relation de celui-ci avec sa judéité. Aux yeux de Freud, qui n'est pas sioniste,

aucun territoire ne peut préserver les juifs de l'antisémitisme, raison pour laquelle il revendique son identité de juif de la Diaspora, à laquelle il doit, dit-il, sa capacité de résistance à tous les préjugés.

En 1897, Freud adhère à la loge internationale du B'nai Brith, organisation juive humanitaire. Vingt ans plus tard, il soutient la déclaration de Lord Balfour en faveur de la création d'un foyer national juif en Palestine. Enfin, en 1924, il accepte, avec Einstein et Bergson, de devenir membre du conseil d'administration de l'Université hébraïque de Jérusalem. Cependant, en 1930, il s'oppose à l'idée de la fondation d'un Etat juif, convaincu qu'elle conduirait à une guerre perpétuelle, nationaliste et religieuse, autour de la possession des Lieux saints.

Liebermann montre que Freud fut l'un des penseurs les plus discutés en Palestine durant l'entre-deux-guerres, puis en Israël après la Shoah. Adulé par les pédagogues progressistes, qui voyaient en lui l'initiateur d'une révolution des

consciences, admiré par le président de l'Organisation sioniste mondiale, Chaim Weizmann, il ne cessa pas, en revanche, d'être critiqué par les marxistes, qui le jugeaient conservateur, et haï par les partisans de Zeev Jabotinsky, fondateur du parti de la droite nationaliste, lesquels voulaient en finir avec l'idée d'une exceptionnalité des juifs de la Diaspora au point, parfois, de les traiter d'« assimilationnistes malades ».

Face aux antisémites

Quant à l'historien Gershom Scholem, il reprochait à Freud de ne rien comprendre à Moïse et à la mystique juive, tandis que le philosophe Martin Buber lui préféra toujours le psychologue Kurt Lewin, jugé plus scientifique. Parmi les débats les plus savoureux exhumés par Liebermann, on trouvera l'échange au long cours qui opposa Freud le mécréant à Max Grunwald, rabbin attaché à la nécessité pour l'homme juif d'une expérience religieuse.

Le fondateur de la psychanalyse n'a pas de mots assez durs pour fustiger le judaïsme, religion tout juste bonne, selon lui, à fabriquer des illusions, tout en ajoutant aussitôt que, face aux antisémites, les juifs doivent revendiquer fièrement leur judéité. Et Grunwald d'affirmer, quelques années plus tard, que Freud était retourné « dans sa maison paternelle » et qu'il soutenait la langue hébraïque, celle que l'on parle dans *Eretz moladetenu*, « notre Patrie ancestrale ».

Fort bien écrit, l'ouvrage est passionnant à lire. Malgré une légère surestimation de l'accueil positif réservé à l'œuvre freudienne en Israël, due à son enthousiasme, Guido Liebermann reste pour l'essentiel un historien impartial, soucieux de donner au lecteur les moyens de se faire sa propre opinion sur un sujet d'une grande complexité. ■

FRÉUD EN ISRAËL,
 de Guido Liebermann,
 Imago, 350 p., 24 €, numérique 16 €.